

Lexicographic Bulletin

Vol 15 (1985)

Lexicographic Bulletin

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

ΛΕΞΙΚΟΓΡΑΦΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΚΔΙΔΕΤΑΙ ΜΕ ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ
ΤΟΥ ΔΙΕΥΘΥΝΟΝΤΟΣ ΤΟ ΚΕΝΤΡΟ ΣΥΝΤΑΞΕΩΣ
ΤΟΥ ΙΣΤΟΡΙΚΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ
ΤΗΣ ΝΕΑΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΔΕΚΑΤΟΣ ΠΕΜΠΤΟΣ



ΑΘΗΝΑ
1985

**Michel Contini: Giulio Paulis «Lingua e cultura nella
Sardegna Bizantina»**

Michel Contini

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

ΛΕΞΙΚΟΓΡΑΦΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΚΔΙΔΕΤΑΙ ΜΕ ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ

ΤΟΥ ΔΙΕΥΘΥΝΟΝΤΟΣ ΤΟ ΚΕΝΤΡΟ ΣΥΝΤΑΞΕΩΣ
ΤΟΥ ΙΣΤΟΡΙΚΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ
ΤΗΣ ΝΕΑΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΔΕΚΑΤΟΣ ΠΕΜΠΤΟΣ



ΑΘΗΝΑ

1985

ΛΕΞΙΚΟΓΡΑΦΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ
BULLETIN LEXICOGRAPHIQUE
15 (1983)

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

ΛΕΞΙΚΟΓΡΑΦΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΚΔΙΔΕΤΑΙ ΜΕ ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ
ΤΟΥ ΔΙΕΥΘΥΝΟΝΤΟΣ ΤΟ ΚΕΝΤΡΟ ΣΥΝΤΑΞΕΩΣ
ΤΟΥ ΙΣΤΟΡΙΚΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ
ΤΗΣ ΝΕΑΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΔΕΚΑΤΟΣ ΠΕΜΠΤΟΣ



ΑΘΗΝΑ

1985

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ
ΚΕΝΤΡΟΝ ΣΥΝΤΑΞΕΩΣ ΤΟΥ ΙΣΤΟΡΙΚΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ
ΤΗΣ ΝΕΑΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΤΗΣ ΤΕ ΚΟΙΝΩΣ ΟΜΙΛΟΥΜΕΝΗΣ
ΚΑΙ ΤΩΝ ΙΔΙΩΜΑΤΩΝ

Λεωφόρος Συγγροῦ 129 - Β. Δίπλα 1. Ἀθήνα 117 45

Διευθύνων : ΝΙΚΟΛΑΟΣ Γ. ΚΟΝΤΟΣΟΠΟΥΛΟΣ

ACADEMIE D'ATHENES
CENTRE DE REDACTION DU DICTIONNAIRE HISTORIQUE
DU GREC MODERNE (LANGUE COMMUNE
ET DIALECTES)

129, Bd Syngrou - 1, rue V. Dipla. Athènes 117 45

Administrateur : NICOLAS G. CONTOSSOPOULOS

ΠΙΝΑΚΑΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ

	Σελίδες
<i>Αγαπητού Τσοπανάκη: Πλαταμώνας</i>	5- 10
<i>Αντώνη Δ. Μπουσμπούκη: Τοπωνύμια από την Πιάλεια Τρικάλων</i>	11- 30
<i>Αντώνη Δ. Μπουσμπούκη: Λέξεις του ελληνο-ιταλικού γλωσσικού χώρου</i>	31- 48
<i>Δημητρίου Α. Κρεκούκια: Αρχαιοπινή τοπωνύμια Λευκάδας</i>	49- 59
<i>Νικολάου Γ. Κοντοσοπούλου: Επτανησιακά γλωσσογεωγραφικά</i> ..	61- 67
<i>Νικολάου Γ. Κοντοσοπούλου: Λημνικά γλωσσικά</i>	69- 76
<i>Άντας Κατσίκη-Γκιβάλου: Η γλώσσα του Παλαμά και των δημοτικών τραγουδιών</i>	77-102
<i>Ελευθερίας Γιακουμάκη: Η αισθητική αξία της παραβίασης του γλωσσικού κανόνα στην ποίηση</i>	103-113
<i>Σταύρου Γ. Κατσουλέα: Βυζαντινά επώνυμα Ικαρίας</i>	115-134
<i>Χριστίνας Μπασέα-Μπεζαντάκου: Γλωσσογεωγραφικές παρατηρήσεις στο ιδίωμα της περιοχής Αλαγονίας</i>	135-164
<i>Θανάση Νάκα: Λαϊκή γλώσσα και δημοτικό τραγούδι</i>	147-158
<i>Θανάση Νάκα: Μετοχικά</i>	159-197
<i>Άγγελου Γ. Αφρουδάκη: Καλυμνιακά Τοπωνύμια, Α'</i>	199-214
<i>Γιάννη Ηλιούδη: Αλλόφωνα του λ στο γλωσσικό ιδίωμα των προσφύγων από το Καβακλί της Αν. Ρουμελίας</i>	215-231
<i>Χριστίνας Μπασέα-Μπεζαντάκου: Παρωνύμια από περιοχή της Έξω Μάνης</i>	233-257
<i>Γιάννη Ηλιούδη: Το προθετικό «α» στο γλωσσικό ιδίωμα των προσφύγων από το Καβακλί της Ανατολικής Ρουμελίας</i>	259-269
<i>Χρυσ. Τσικριτσή-Κατσιανάκη: Μερικά διορθωτικά στα «οικογενειακά μας ονόματα» του Μ. Τριανταφυλλίδη</i>	271-277
<i>Σταύρου Μάνεση: Η συμβολή της βυζαντινής κληρονομιάς στην καλύτερη γνώση της νέας ελληνικής γλώσσας</i>	279-300

ΒΙΒΛΙΟΚΡΙΣΙΕΣ

<i>Ελευθερία Γιακουμάκη: Αναστασίου Καραναστάση «Ιστορικό Λεξικό των ελληνικών ιδιωμάτων της Κάτω Ιταλίας»</i>	301-310
<i>Michel Contini: Giulio Paulis «Lingua e cultura nella Sardegna bizantina»</i>	311-316

ΝΕΚΡΟΛΟΓΙΑ

<i>Άντας Κατσίκη-Γκιβάλου: Μιχάλης Χρ. Οικονόμου (1896-1984)</i>	317-323
--	---------

GIULIO PAULIS : *Lingua e cultura nella Sardegna bizantina. Testimonianze linguistiche dell' influsso Greco*. Sassari (L' Asfodelo Editore), 1930, 301 p.

Depuis la publication de «La lingua sarda» de M. L. Wagner peu de travaux ont été consacrés à l'influence grecque sur les parlers sardes¹. Se fiant aux seules sources écrites du Moyen-Age le romaniste allemand était convaincu que la culture et la langue de Byzance qui domina sur l'île pendant plus de 4 siècles, avaient intéressé essentiellement une classe de hauts dignitaires civils et religieux résidant dans les centres urbains et surtout dans la capitale Cagliari. M. L. Wagner croyait peu à une influence ancienne. Il n'excluait pas cependant que par la colonie grecque d'Olbia, dans le nord-est de l'île, quelques mots aient pu rayonner vers l'intérieur (tel le verbe [anna'kkare] «bercer», qu'il relevait à Baunei, issu de [nakka] < gr. νάκη «berceau»). Mais à son avis la plupart des termes d'origine grecque du sarde (nous pensons entre autres à [kas'kare] «bail-ler», [allaka'nare] «flétrir», [skafa] «précipice»), connus aussi dans l'Italie du Sud, ont pu arriver en Sardaigne par le latin parlé dans cette partie de la péninsule. En conclusion, même si M. L. Wagner manifestait l'exigence d'un examen plus approfondi de la question, il n'en reste pas moins que son opinion sur une influence très superficielle s'est perpétrée jusqu'à nos jours. Elle a constitué un apriorisme paralysant toute recherche en dehors de ce domaine limité : ainsi, un terme de la vie rurale ne pouvait pas être envisagé comme étant d'origine grecque, n'appartenant pas au strict domaine juridique et ne se référant pas non plus à la vie de la classe sociale dominante.

Le travail de Giulio Paulis, qui fait suite à d'autres publications du même auteur sur le même sujet², met un terme à cette situation de blo-

1. Ajoutons que, dans cet ouvrage, le chapitre consacré à l'influence grecque (p. 153-159), reprenait une étude plus ancienne, parue en 1920 (*Die Beziehungen des Griechentums zu Sardinien und die griechischen Bestandteile des Sardischen*. In: *Byzantinisch - Neugriechischen Jahrbücher*, 1, p. 151-169).

2. Nous signalerons notamment les travaux suivants: *E bizantina la chiave di un enigma del lessico sardo-medievale*. In: *La Grotta della Vipera*, 18 (1980), p. 4-5;

cage et démontre, à maintes reprises, les effets nocifs des apriorismes de M. L. Wagner et la démarche ascientifique qu'ils entraînent. G. Paulis entreprend un travail de réévaluation de toutes les sources écrites du Moyen-Age y compris celles qui se réfèrent à la langue juridique, déjà bien étudiée par B. Terracini. Nous signalerons dans ce chapitre une intéressante réflexion sur la conjonction médiévale *borthē - borcē* «plutôt, sauf, mais», (qui avait déjà attiré l'attention de spécialistes comme Meyer-Lübke, Subak, Guarnerio, Salvioni et Wagner), sur la forme *oska* «puis» des documents médiévaux issus du Nord de l'île, ainsi que des interprétations nouvelles de plusieurs éléments lexicaux. Mais la démarche de G. Paulis suit aussi d'autres voies d'investigation. Elle s'appuie notamment sur les découvertes récentes de l'archéologie et surtout, ce qui est relativement nouveau, sur l'étude de la toponymie. L'archéologie d'abord. Les travaux en cours ont permis de mettre à jour plusieurs sites riches en céramique mycénienne et submycénienne dans différentes régions de l'île (Orosei, Tertenia, Sarrok, Sanluri...) ce qui permet de supposer l'existence de relations commerciales directes entre la Grèce et la Sardaigne, très anciennes, en tout cas, bien avant la naissance de la colonie d'Olbia (la seule que M. L. Wagner admettait), dont l'existence par ailleurs semble mise en doute par les recherches historiques plus récentes. Quant à l'archéologie médiévale, malheureusement encore peu développée, elle commence à mettre en évidence la pénétration de la culture byzantine jusqu'au plus profond de l'île (Nuoro, Tonara, Siniscola...), y compris donc dans le monde rural.

Pour ce qui concerne la toponymie G. Paulis a entrepris le dépouillement systématique des cartes de l'Institut Géographique Militaire (au 1/25.000) et des relevés cadastraux et il a constitué un corpus de plus de 80.000 termes. Nombreux sont les toponymes d'origine grecque ou qui témoignent de la présence d'établissements grecs, dans toutes les régions de l'île, du Nord au Sud: ils confirment ainsi les données de l'archéologie. Les recherches de G. Paulis donnent raison à B. Terracini qui encourageait à entreprendre des recherches sur l'influence grecque en dehors de la langue juridique convaincu qu'il était de l'existence probable d'une tradition orale grécisante.

Le rayonnement de l'Eglise byzantine a sans doute contribué largement à la diffusion de la langue et de la culture grecque.

Parmi les survivances de la liturgie grecque G. Paulis rappelle, entre autres, le mot 'taja/'taza «chant choral, religieux, lamentation funèbre» qui continue le grec byzantin *τάκης* «chanter les hymnes sacrés». Signalons aussi l'interprétation d'une formulette enfantine, apparemment privée de sens, et dont l'origine byzantine avait déjà été supposée par A. Sanna, comprenant plusieurs mots grecs (soulignés) relatifs à la pratique de la bénédiction des maisons le samedi saint (*ang'amo'*, *kilissò*, *kifanè*, «un angéli a su piécòkku, tres arriàlis a sa karéida (*angamò*, *kilissò*, *kifanè*, une fougasse à l'enfant (de coeur) et trois sous au seau (d'eau bénite)).

Le culte des Saints orientaux a dû connaître une grande diffusion en Sardaigne: pour beaucoup d'entre eux il se poursuit jusqu'à nos jours tout comme l'emploi de prénoms grecs-byzantins. G. Paulis fait remarquer à ce propos que dans les documents du Moyen-Age les patronymes grecs se retrouvent aussi chez les gens appartenant aux couches les plus modestes de la population ce qui semble indiquer que la société d'origine byzantine ne se limitait pas aux seuls haut dignitaires. L'auteur apporte souvent un éclairage nouveau pour l'interprétation ou pour les reinterprétations de plusieurs d'entre eux.

Dans ce domaine aussi, c'est dans la toponymie que G. Paulis découvre des éléments nouveaux, en suivant l'avis de Giandomenico Serra qui considérait comme importante pour la connaissance de la pénétration de la culture byzantine l'étude de patronymes employés comme toponymes. L'origine grecque de nombre d'entre eux est démontrée par l'auteur. Nous citerons entre autres ceux qui se terminent par le suffixe -ake/-aki (< gr. -άκης): Totorake (actuellement Teoraghe) < gr. *Θωδωράκης*; Plavaki, Plovake (actuellement Ploaghe) < gr. *Παυλάκης* (notons à ce propos que M. L. Wagner a toujours considéré ce suffixe comme prélatin). Nombreux aussi les toponymes désignant de vastes régions de l'île. C'est le cas de *Trigonia* (< gr. *γωνία gonia* «angle»), qui rappelle une ancienne division territoriale de l'île, d'*Anglona* (région du Nord-Ouest) ou de *Platamona*, plage près de Sassari, (auxquels nous ajoutons le lieu-dit *Giagumona*, tout proche, dans les environs d'Ottava) ou des toponymes en -ori (parmi lesquels probablement Logudoro) < gr. byz. -ώρι(ον), indiquant une circonscription administrative. Fréquent le rapprochement avec la toponymie et le lexique d'origine grecque de l'Italie du Sud (notamment celui des îlots grecs du Salento et de la Calabre) pour appuyer des hypothèses étymologiques. A titre d'exemple l'affirmation que dans les toponymes Istingoria et Artigoria (près de Tonara, au centre de la Sardaigne) se cache vraisemblablement le grec *khoria* «village», ou que le gr. byz. *τὸ*

χωμιά «des villages» survit dans l'hydronyme (riu γυμιά) (près de S. Lussurgiu) est renforcée par l'existence de toponymes semblables dans l'Italie méridionale. De même l'explication de Jerzu (village de l'Ogliastra) par une base grecque χέρσος «terre non cultivée, stérile» s'appuie sur l'existence dans les parlers de la région de Catanzaro d'un terme (jertsu) qui a gardé son sens d'origine. Ajoutons que la présence de toponymes avec *gregu*, *aregu*, *gregos* «grec, grecs» dans de nombreuses régions de l'île est considérée comme un indice de la présence de communautés grecques-byzantines et, par là, d'un rayonnement probable de leur langue et de leur culture. Ainsi, l'existence à proximité du même village de Jerzu d'un lieu-dit [ma'zoni a'reγy] «enclos (pour les brebis) grec» apporte un degré supérieur de probabilité quant à l'origine grecque du nom du village.

C'est un aspect intéressant de la démarche méthodologique de G. Paulis: la confirmation par la toponymie de l'existence d'anciens établissements grecs permet de supposer une influence linguistique grecque dans la région. A Fonni, par exemple, elle permet d'envisager une origine byzantine pour l'adjectif [galinu] «grêle, mince» (< gr. byz. γάληνος), avec toute une famille lexicale, adjectif que M. L. Wagner faisait remonter à la mythique colonie d'Olbia.

La confirmation de l'origine grecque d'un toponyme peut venir aussi des connaissances historiques sur l'organisation de l'Empire byzantin, à laquelle l'auteur fait souvent référence, et qui a été certainement celle de la Sardaigne, comme le supposait déjà E. Besta. C'est sur la base de considérations historiques que G. Paulis propose, entre autres une nouvelle interprétation du mot sarde [tɛ'rakku/θɛ'rakku/tsɛ'rakku] «domestique» (substantif), à partir d'une base turque: le mot serait peut être arrivé dans l'île avec un contingent turc de l'armée byzantine... Sur ce cas très précis et malgré cette hypothèse très séduisante nous avons de la peine à croire qu'un terme colporté par un éphémère contingent turc ait pu avoir un tel succès dans toute la Sardaigne, et qu'il se soit conservé jusqu'à nos jours. Très intéressante la réflexion sur l'organisation monétaire et sur les échanges commerciaux qui nous vaut en particulier une nouvelle interprétation du nom de l'ancienne monnaie *Sollu* (actuellement [soɖɖu] «sou») et du terme médiéval *cunduri de rocca* «vêtement précieux», explicable par une base byzantine, pour le premier terme et une base franque pour le second. Les toponymes *cavallare*, *cavallaris*, des documents anciens qui survivent jusqu'à nos jours dans de nombreuses régions de l'île continuent vraisemblablement le byz. καβαλλάρης qui désignait des soldats-paysans, servant dans l'armée avec un cheval. Il en est de même pour le titre de *cavallare* qui apparaît

après les noms et prénoms de certains personnages et pour celui de *lieros de cavallu*.

Cette hypothèse permet à G. Paulis de supposer une influence de la langue grecque sur le monde de l'agriculture et notamment sur le lexique de l'élevage des chevaux. D'où une explication probable par le grec-byzantin de mots comme [ˈgʝani] «chevaux ou boeufs à la robe foncée» (< gr. κωνοῦς «foncé, sombre») ou [iskonˈtrjare] «s'épuiser (du cheval), se fatiguer, devenir gâteux» (< gr. byz. κόντρα; gr. anc. χόντρος «plaie sur la peau du cheval»). Nous voyons ici un autre aspect de la démarche de l'auteur: la réalité historico-sociale permettant de déceler un grecisme sûr (*cavallare-cavallaris*) on peut supposer à priori comme probable la découverte d'autres termes de même origine dans le même champ sémantique onomasiologique.

Archéologie médiévale, toponymie et sources historiques confirment donc la pénétration de la culture et de la langue grecques dans le monde rural. Ainsi l'origine grecque du mot [arˈβaða] «soc de la charrue» déjà proposée par B. Terracini et rejetée par M. L. Wagner (tout simplement parce que le mot appartenait au monde rural d'où toute influence grecque était exclue d'avance!) apparaît plus que probable.

Probable aussi un apport de la langue grecque dans l'apiculture, comme le prouvent des termes comme [ˈkera ˈoβida] < gr. *κεροπόλιδα «propolis» et [maθriˈkuzja] «genêt» < gr. byz. μερντεκοῦσαι «Magydaris tomentosa Koch» ou dans la viticulture comme le laisse supposer un toponyme comme *ampelli/ampebi* < gr. méd. ἀμπέλιον «petite vigne» (cf. *ampéli* «vigne» dans le Salento et *ambéli* «id» à Bova).

G. Paulis relève aussi que l'influence byzantine peut ne pas apparaître dans des emprunts directs mais dans des formations lexicales traduisant une particularité de l'organisation de la vie sous l'empire byzantin: c'est le cas par exemple pour la désignation sarde du mois de septembre [kaβuðanni] rapPelant le calendrier byzantin où l'année commençait justement en ce mois. Elle peut se manifester aussi dans des calques fréquents: telle l'appellation du mois de juillet dans le Sud de l'île [ˈmez e arˈdz, laza] «mois des aires», calquée sur le grec γαλωνάρης issu de γαλώνιον «aire» qui survit dans le mot [alonˈari] «juillet» dans le Salento.

L'auteur signale enfin que la morphologie et la syntaxe n'ont pas échappé à l'influence grecque, comme en témoigne par exemple l'emploi, avec les verbes de mouvement, du substantif répété [and àre riu riu] «aller le long du ruisseau», construction fréquente dans l'Italie méridionale et dont l'origine grecque a été déjà reconnue par de nombreux linguistes, notamment par G. Rohlfs (notons encore une fois, que M. L.

Wagner acceptait la filière grecque pour les formes de l'Italie méridionale mais pas pour celles de la Sardaigne qui auraient été introduites dans l'île par le catalan).

Nous dirons pour conclure que l'ouvrage de G. Paulis, très bien documenté et présenté avec clarté, atteint parfaitement trois objectifs à savoir:

1) Faire le point sur les sources écrites connues en réinterprétant, à la lumière des connaissances nouvelles, beaucoup de termes restés sans une interprétation satisfaisante;

2) Sortir les recherches sur un apport grec-byzantin dans la langue sarde du blocage dans lequel l'avaient plongé les apriorismes de M. L. Wagner;

3) Montrer, grâce aux découvertes de l'archéologie, à l'étude de la toponymie et aux nouvelles sources historiques que la culture grecque byzantine a rayonné dans tout l'espace insulaire et qu'elle n'a pas été le fait d'une seule élite mais de toutes les classes sociales.

Nous sommes persuadé que la voie qu'il ouvre est féconde et que dans les années à venir elle profitera de nouvelles recherches interdisciplinaires et notamment du développement de l'archéologie médiévale dans l'île que nous souhaitons vivement à notre tour.

MICHEL CONTINI
Grenoble (France)
Institut de Phonétique